

La Fierté des sauveurs

Tandis que mes mains lavent ce corps froid et jaune, je repense aux mots du formateur infirmier le premier jour du stage. Mesdames, vous pouvez être fières. Vous pouvez être fières. La valeur du sauveur, la noblesse du sacrifice, bla bla bla.

Fière, j'en avais sûrement pas l'air ce matin. J'ai senti mon cœur tomber tout lourdement dans mon estomac quand j'ai entendu les mots *toilette mortuaire* sortir de la bouche du chef de service, et je pense que ça s'est vu sur mon visage, parce que ses yeux se sont adoucis un brin et qu'il a dit, c'est ton premier ?

J'ai hoché la tête. Menti, c'est mon quatrième. Ça ne change pas grand-chose. Laver un cadavre, la première ou la quatrième fois, c'est toujours un peu terrifiant. Au début c'est terrifiant parce qu'on sait pas, parce qu'on peut pas savoir. Tant qu'on n'a pas senti l'odeur de la mort, on est comme un enfant. Au quatrième, c'est terrifiant parce qu'on sait, et on sait que savoir ne change rien.

Le front du chef de service s'est éclairci de sympathie paternaliste, il s'est penché vers moi et m'a glissé comme un secret que la clé c'était de ne pas penser au fait que j'avais un cadavre entre mes mains, avec un mélodrame dans la voix comme s'il disait quelque chose de profond ou de sage, comme si c'était un aphorisme poétique, comme s'il en savait quelque chose.

J'ai acquiescé et tourné les talons, et j'ai essayé de pas y penser, de penser à rien en descendant les marches vers la morgue.

Dolly m'attendait au sous-sol. Postée devant la porte comme un Cerbère gardant l'entrée du royaume des morts. Je suppose que ça colle plutôt bien comme image. Je me suis approchée d'elle, et j'imagine que je devais encore avoir l'air un peu secouée parce qu'en me voyant, elle a plissé le nez et elle a dit quelque chose sur les pucelles qui serrent les cuisses. Sympa.

Dolorès, tout le monde l'appelle Dolly, comme une poupée, trésor, mais on en est très loin. Dolly, c'est la tôlière de la morgue et c'est une sacrée connasse. C'est pas gentil mais c'est vrai. Dolly c'est une femme laide, laide et méchante et dure, à la peau blême et aux yeux porcins, aux lèvres pincées et figée dans cette expression d'éternel mépris, comme quelqu'un qui n'a jamais souri même une seule fois, et qui maintenant ressemble à un bouledogue et aboie pareil. Personne ne l'aime parce qu'elle sent la cigarette et les corps moribonds. Dolly c'est le genre d'infirmière qui devient infirmière

parce qu'elle est blasée et désabusée et qu'elle est en colère contre la vie. Être infirmière, c'est sa revanche. Elle tire sur le cathéter et elle s'agace quand les patients gémissent de douleur parce que c'est la seule chose qu'elle a qui la fasse se sentir vivante, qui la fasse se sentir exister parce que c'est elle qui le tient ce putain de cathéter, qui tient une vie entre ses mains. Dolly reste avec les morts parce que les vivants ne veulent pas d'elle.

J'ai pensé à ce moment-là que, peut-être, c'était à moi d'arrondir les angles, alors j'ai souri et j'ai dit, bonjour Dolorès, moi c'est Chloé. Son air s'est renfrogné encore plus et elle a dit, je t'ai pas demandé, et je me suis sentie en colère tout à coup, comme un feu dans la poitrine ou comme avoir été frottée avec du papier de verre, et j'ai eu envie de répliquer je sais, c'est un prénom, ça se demande pas, ça se donne. Mais j'ai rien dit, j'ai juste baissé les yeux, avec un air pas bien fier sans doute, parce que Dolly a claqué la langue et elle m'a attrapé l'épaule pour me pousser dans la morgue et elle a dit, au travail.

Le travail. C'est toujours un peu curieux, comme manière de dire. Les peaux froides et les visages exsangues, un travail. Les patients tordus de douleur et le ballet machinal des aides-soignants pendant les rondes, un travail. La mort, un travail.

Et on travaille. On lave. C'est mécanique. Le corps nu de la morte est allongé sur la table en inox comme un amas de chair informe prêt à la dissection. C'est une très vieille dame, grosse et ridée et grise, avec des yeux enfoncés dans leurs orbites et une bouche grande ouverte. Elle est couverte de bleus comme si le sang a essayé de se barrer avant tout le reste. Elle est partie dans la nuit, toute seule et en silence, comme emportée dans la lumière de l'aube. Quelque chose de discret, quelque chose de doux, quelque chose de fier. La lourde puanteur de cadavre grabataire pique à l'arrière de la gorge. J'étouffe un peu. Les fenêtres sont toutes petites et à deux mètres du sol, mais si on pouvait en ouvrir une ce serait mieux que rien. J'ouvre la bouche et je dis, Dolly, est-ce que je peux... ? Dolly dit, tais-toi. Dolly dit, travaille. Je ferme ma gueule après ça.

Dolly c'est pas une femme douce. Je me demande si c'est de naissance ou si c'est ce que le métier lui a appris. Dans le fond, je crois qu'aucune infirmière n'est douce.

Infirmière, ça s'apprend, mais apprendre, il faut le dire vite. C'est une question d'instinct. On te balance dans la fosse, on voit comment tu t'en sors. Moi, on m'a appris à attacher quelqu'un contre sa volonté avant de m'apprendre à faire des beaux points de suture. Tu vas apprendre à fixer des contentions, l'infirmier en chef avait dit (apprendre, il l'avait dit très vite aussi), ses mots perdus dans l'agitation de mains et de voix, morphine quinze milligrammes, luxation de l'épaule, j'ai mal, fracture, démence, où je suis, j'ai mal, elle vient cette putain de morphine ou quoi. Les contentions se sont

retrouvées dans mes mains presque par hasard, de gros bracelets de cuir molletonné avec des boucles en fer, quelque chose de doux et de cruel à la fois. C'est une question d'instinct, et par instinct j'ai attrapé les bras contractés de la dame sur le brancard pour les attacher aux barrières latérales. Par instinct j'ai pris sa main dans la mienne, et elle a serré mes doigts très fort. Ça m'a fait sursauter, un peu. Je me suis penchée vers elle, au-dessus de son visage tout tordu de douleur, et je ne sais plus ce que j'ai dit mais je me souviens que ma main qui ne tenait pas la sienne a caressé le duvet de ses cheveux épars. Je me souviens avoir été surprise de les avoir trouvés doux, avoir été surprise de trouver de la douceur dans tout ce bruit et toute cette peur. L'infirmier en chef a dit c'est bon, tu peux partir. Il a dit, la prochaine fois, fais plus vite. T'es infirmière, pas nounou. C'était mon premier jour de mon premier stage. Je suis partie après ça. Les cris de la dame se sont transformés en pleurs qui ont résonné dans les couloirs pendant longtemps.

Vous pouvez être fières, mesdames. Vous pouvez être fières. Il n'y a pas plus beau métier que celui qui sauve des vies. C'est votre sacerdoce. C'est votre sacrifice. Vous pouvez être fières. Mes paumes étaient marquées par les croissants de lune des ongles de la dame. Je me suis demandé si c'étaient des cicatrices de guerrière. Je me suis demandé où était la fierté.

C'est froid entre mes mains. Encore souple parce que la rigidité cadavérique n'a pas infusé les muscles, mais froid. Étrange. Alors j'expire et je fais ce que le chef de service m'a dit de faire, son aphorisme à la con, j'expire et j'essaie de ne pas penser au fait que c'est un cadavre que je tiens. J'essaie de séparer les concepts de vie et de mort de la viande que j'ai sous mes doigts et je pense juste à de la chair cassée, à de la cassure, parce que la cassure c'est facile à gérer. Ça aide à atténuer l'humain, voir les fissures et pas la vie qui s'écoule d'elles. Je crois que ça rend tout ça plus supportable. Ce qui est cassé, soit tu ré pares soit tu jettes, y'a pas à y penser, y'a juste à faire. À travailler. Le travail, il est bête comme tout, parce que c'est juste ça, du travail. L'hôpital comme une usine géante, c'est à peu près ça. Du personnel soignant en bleu de travail qui se pète le dos sur la chaîne des patients, à visser des pansements, à clouer des agrafes, à sauver le temps parce que le temps c'est de l'argent. Augmenter la cadence, plus vite, plus vite, plus vite. Réparer les vivants comme on assemble une bagnole. Des ouvriers du soin inféodés à l'industrie médicale. Parfois une caresse ou un sourire, parfois, s'il y a le temps. Le temps c'est de l'argent. Et tout au loin les mots du formateur infirmier, vous pouvez être fières, vous pouvez être fières. Les mots d'une collègue à côté de moi, je crois qu'ils nous ont amputé la fierté avec la dernière coupe budgétaire.

La dame froide entre mes mains, c'est pareil. De la chose brisée qu'on n'a pas su réparer, qu'on envoie à la casse – elle a une plaie irrégulière sur le genou qui a l'air gonflée et d'un rouge vif contre la pâleur cireuse de sa peau. Elle est morte d'une infection post-opératoire, je crois. Je lève un peu la

jambe pour essuyer le pus séché qui perle des points de suture. Un travail simple. Enlever le plastique de là où il n'y en a plus besoin, la gorge, le nez, les veines, l'anus, la vessie. Passer un linge savonneux sur la peau pour nettoyer l'urine, les selles et tous les autres fluides – mourir, c'est un peu crade. Habiller, brosser les cheveux, une touche de maquillage aussi, fermer les yeux et ramener les mains sur le ventre. Rendre la mort un peu jolie. Prétendre qu'elle est calme. Prétendre qu'elle est tendre. Prétendre qu'il y a une once de fierté dans tout ça.

Dolly dit, tourne-la, et j'obéis. C'est comme jouer à la poupée, entre nos cadences infernales ça fait bizarre. La poupée est jaunâtre, elle est moche et vieille et elle a commencé à pourrir, mais quand même. Si c'est pas le rêve de toutes les petites filles. Dolly dit, tiens les épaules, et j'obéis. Et comme ça, on trouve un rythme, enveloppées de silence et concentrées sur le travail, parlant peu et pensant encore moins. Dolly est vive, précise, efficace. Elle sait ce qu'elle fait. Elle dit, soulève le bras, donne-moi la serviette. Elle dit, jambe, savon, ses mots tarissent. Après un moment elle ne dit plus rien, elle fait des gestes avec les mains ou la tête, elle s'embête même plus à parler. C'est silencieux. Il y a le frottement du linge contre la chair, le froissement de nos blouses. Je respire, et j'ai l'impression de voler de l'air au monde. Nous sommes des ombres mouvantes. Dolly, un automate insensible qui exécute son programme, et mes mains qui n'en peuvent plus de trembler. La sensation dérangeante de ne plus être tout à fait humain, dans le creux anonyme entre la tragédie de la mort et la banalité du travail.

Mes mains tremblent. Il y a ce frisson qui les hante, peu importe ce que je fais. De la peur et du dégoût tenus entre chaque spasme. Mes doigts serrent les cuisses boursoufflées du cadavre sur la table. J'essaie de pas y penser. Il y a de la mort entre mes mains. Dolly travaille au niveau de la tête, elle lave les cheveux au savon, elle ne dit rien. J'essaie de m'ancrer dans son silence, mais en même temps il me donne envie de hurler. Elle nettoie, impassible, aucune pensée ne traverse son regard. Elle est aussi froide et morte que la chose que je tiens.

Et j'ai froid, moi aussi. Froid comme une nuit d'hiver où j'oublierais que le soleil existe. Je m'accroche au silence abrutissant, à la viande impersonnelle et à la banalité du travail, mais rien ne referme cet abîme gelé que je sens s'ouvrir sous moi, la chute inexorable alors que tout se télescope en moi et que je prends conscience d'un seul coup de l'immensité de la mort, l'absence de vie, *l'absence de vie*, et j'ai ce besoin animal de frapper un mur ou mordre mon poing ou un autre truc qui soit débile ou fou mais qui me fasse me sentir qu'au moins je suis vivante.

Et puis, dans ce silence qui craque aux sutures, tout au bord de l'étiollement de moi-même, l'émergence d'un son. Un murmure léger, inaudible au début, mais assez pour m'arracher hors de ma

tête. Une mélodie qui s'élève, qui flotte dans l'air faisandé et putride, mélange d'infection, de mort et de savon neutre. Je lève les yeux vers Dolly. Elle rince les cheveux de la morte avec cette froideur égale, mais ses lèvres sont entrouvertes.

Elle chante. Quelque chose de très profond, du ventre à la bouche.

Elle chante et j'écoute, muette. Son visage est rigide mais ses yeux semblent s'être adoucis, et c'est comme si un éclat de son âme transparaisait à travers les fissures d'un masque en céramique. Le mouvement de ses bras est assuré et précis, mais chaque geste est infusé de quelque chose d'autre, une déférence indicible, une tendresse raclée des profondeurs du cœur. Elle ressemble à une danseuse.

Dolly chante. C'est une mélodie sans paroles, plus vieille que toutes les langues, comme un adieu pour ceux qui sont morts il y a très longtemps, et pour ce corps sur la table qui, avant de devenir ce bloc de chair fermentée, était une femme. J'écoute. Je ne dis rien. J'ose à peine respirer. Je crois que quelque chose se brise à l'intérieur de moi. Dolly chante et c'est même pas joli, c'est cru et ça lui gargouille dans ses poumons de fumeuse, mais ça dit toute la solitude de la mort dans un lit d'hôpital gris et impersonnel, toute la solitude d'être loin, loin de chez soi. J'ai envie de pleurer. Pleurer parce que je veux rendre un dernier hommage digne, comme on nous a appris à l'école d'infirmière, et qu'en même temps j'ai envie de me barrer et de jamais revenir, plus jamais foutre les pieds dans un hôpital à moins d'y être traînée de force. Pleurer pour moi-même. Pleurer pour cette femme dont je ne connais même pas le nom. Pleurer pour la fierté dont on nous prive, pour le besoin profond, déchirant d'être humaine et de voir l'humaine en l'autre, en cette dame morte, en Dolorès. Pleurer pour pleurer. Dolly chante et je veux disparaître.

Mesdames, vous pouvez être fières. Vous sauvez des vies. Vous pouvez être fières. Cette putain de fierté des sauveurs nous tient par la gorge et nous étouffe.

Le regard de Dolly croise le mien juste une seconde. Elle s'arrête. Elle dit, fais pas ta sentimentale. Travaille, c'est tout.